

*Liliane Giraudon*

# **Grefe de spectres**



**P.O.L**

Extrait de la publication



## **Greffe de spectres**

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

LA RÉSERVE (1984)

« LA NUIT » (1985)

DIVAGATION DES CHIENS (1988)

PALLAKSCH, PALLAKSCH, Prix Maupassant de la Nouvelle (1990)

FUR (1992)

LES ANIMAUX FONT TOUJOURS L'AMOUR DE LA MÊME MANIÈRE (1995)

PARKING DES FILLES (1998)

SKER (2002)

LA FIANCÉE DE MAKHNO (2004)

*Les autres livres de Liliane Giraudon  
sont répertoriés en fin de volume.*

Liliane Giraudon

# **Greffe de spectres**

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Extrait de la publication

*La nouvelle Ady à Hambourg a été publiée dans la revue  
Action Restreinte en 2005*

*L'auteur a bénéficié d'une bourse  
du Centre national du Livre en 2004.  
Ce livre n'aurait pu s'écrire sans cette aide.*

© P.O.L éditeur, 2005  
ISBN : 2-84682-079-1  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

à Jean-Jacques Viton

Autrefois les dessins d'un livre éclairaient  
les mots, maintenant ils les obscurcissent.

A. Kroutchonykh

**À partir de maintenant  
c'est maintenant**

# Un cœur de jument

La première nuit ne tombe pas. Elle la passe les yeux ouverts, à traquer les oscillations de lumière derrière la barrière de pluie. Elle avale des bouchées de rugbraud, ce pain au goût de réglisse. Arrosé de babeurre. Dans la théière le thé est aussi froid que le pain et comme lui noir. Peu de meubles dans ce studio de la Myrtargata mis à sa disposition pour la saison.

Le téléphone a la même couleur que les épluchures de la pomme qu'un précédent visiteur a laissées sur une soucoupe.

Oui, je suis ici depuis hier.

Je ne t'ai pas appelée parce que c'était compliqué.

Tu oublies qu'il y a un décalage de deux heures.

Tu dis toujours qu'à dix heures tu dors.

Non, je n'oublierai pas.

Non, il ne fait pas vraiment froid.

Oui, la vie est chère.

Le stage ne commence que lundi.

Je ne sais pas.

Oui, j'irai voir les baleines.

Non, je n'ai pas mangé du requin.

Je ne t'ai jamais dit ça.

Surtout ne l'appelle pas.

Non, je ne resterai pas seule.

Je ne sais pas encore.

Le projet ne tiendra sans doute pas.

Oui, les traductions sont mauvaises.

Ça n'a aucune importance.

Non, je ne me souviens pas que tu me lisais des sagas.

C'était plutôt pinocchio.

Oui, un scalde c'est un poète.

Pourquoi les mères sucent la moelle des filles ?

On devrait leur ôter l'accès aux filles. Mettre entre leur corps et celui de leurs filles une série de testicules de mouton ou bien des ailerons de requin. Ceux mis à vieillir durant des mois dans la terre afin que l'urée contenue dans le sang perde de sa toxicité. Et pas une seule gorgée de brandy pour faire passer la chose. C'est un acte inverse qu'il faut accomplir. Inutile comme on le croit de sevrer les filles. Bientôt les mamelles sont flasques. Elles perdent toute attraction véritable et ce n'est que par un procédé retors que les mères attachent leurs filles à ce corps qu'il leur reste.

La chorégraphe le sait. Comme elle sait que la langue où il va lui falloir vivre chaque jour est quasi impénétrable.

Pourquoi mais pourquoi j'ai accepté de venir ici. Pour boucler simplement boucler rapidement le quota d'heures te permettant de justifier d'un statut d'intermittent.

Ces battements discontinus, cette irrégularité vécue par certains comme une tare, poche pourrie dans le corps du spectacle, convenaient parfaitement à son état. C'est ce qu'elle avait toujours cherché. Une posture instable avec des trous.

Une de ses premières chorégraphies avait pour titre « La femme irrégulière ».

C'était un garçon qui dansait. Il se déplaçait de manière instable. Ils avaient travaillé tout un hiver sur cette notion d'instable. Elle parlait souvent de

l'opposition sombre-lumineux ou chaud-froid. Sur le sol était fixé un ruban. Cette courbe correspondant au lieu géométrique des points tel que le produit de leurs distances à deux points fixes est constant. Elle lui répétait que la danse n'est pas faite pour les âmes chancelantes. Vas-y pas à pas, elle disait. C'est ni circulaire ni linéaire. Laisse trembler tes pouces. Maintenant tes genoux. Moi, j'ai répété près de mille fois ces mouvements. Ils semblent commodes, ils ne le sont pas. Parler en même temps et aussi compter, tu devrais pouvoir le faire. Chaque mouvement peut s'enchaîner sur le premier. C'est ça et rien de plus. Il n'y a rien de plus. Pas un sémaphore non. Les damnés sont-ils libres ? La damnation est-elle éternelle ? Tu es dans un corps. Tu es à toi-même ta propre femme. La damnation doit se comprendre au présent. Tu es à toi-même ta propre femme et le fils de ta femme. Sa sœur. Ce sont des inflexions. Un balancier. Ton corps est un balancier. Tout ton corps est un tissu. Un fourmillement dans du tissu. Un tissu fourmillant où l'inquiétude se propage et multiplie les surfaces de ta peau, dedans et dehors. De quel côté va plier la femme. Une inclinaison, un pli décisive. Un balancier. Voilà. Incliner. Le corps incline. Un visage mort, tu le vois c'est le tien. Tous les trous de toutes les femmes s'accordant. Tout prend du temps. Même la lumière, sa transmission...

Aujourd'hui elle voyait clairement les limites de cette irrégularité dans son propre corps.

Où était l'ombre ? Y avait-il même eu un jour une ombre sur elle ?

La mer est trop froide ? Les nuits sont blanches ?

Une plage sera aménagée avec détournement de milliers de litres d'eau brûlante. Des geysers. D'épaisses tentures seront posées. Ici, il y a toujours une solution. À ceux qui ont survécu dans un tel paysage, tout est permis. Vivre est un cadeau. C'est une gloire. Tous nos artistes partent. Ils se forment ailleurs. Tous reviennent. Nous sommes semblables à notre cher bouleau. Le seul, l'unique bouleau islandais. Code génétique unique. Toutes les autres espèces ont été détruites. Les premières chaleurs assassines d'avril les affolent, ils s'ouvrent, se lâchent. Un gel brutal abat les sibériens importés. Notre bouleau, lui, attend. Il ne bronche pas. Le danger, il le connaît. Sa floraison s'accomplira à la date voulue, celle nécessaire. Pas avant. Même chose pour notre langue. Peu différente de celle de nos vikings. Une sorte de latin vivant à l'usage du monde scandinave. Et nos chevaux? Avez-vous observé nos chevaux?

La chorégraphe se tait. Elle passe sous silence une vision qui se déploie lentement à l'arrière des yeux. Un matin, la route lente vers Sighrfjörður, les fjords avec beaucoup de chevaux et la brume. Vivre est bien une épreuve physique. Chimique. Une expérimentation. Là, brusquement, dans les phares, derrière un nuage de brume écarté, un cheval, debout sur ses pattes arrière, le membre assez long et d'un gris d'ardoise. Deux crinières s'agitent et des sabots dans l'air. Une expérimentation.

Un voyage non pas vers les archétypes mais la survivance. C'est ce qu'elle articule clairement. S'adressant cette fois aux danseurs. Sa voix est douce mais ferme.

Je vous avais demandé de vous préparer au travail en relisant ce traité qui est un vrai manuel de poésie du Moyen Âge norois mais qui aussi est un emboîtement de récits des mythes scandinaves. Un trésor. Un véritable trésor où poser nos pieds. Nous allons nous déplacer sur un trésor. Un trésor courbé comme le vers. Mais notre espace est celui de la prose. Une page pleine où la musique est secrète. Invisible. Elle n'a pas affaire aux blancs de la page. Ou alors le blanc c'est du fumier. Un fumier serré. C'est très ouvert et aussi fermé. De l'air brisé. Une expérience de l'enfer.

Tout particulièrement l'épisode du cœur. Rappelez-vous. Ici, au centre, vous aurez une carcasse d'acier. C'est l'homme d'argile des Griotunagardar. Pour lui, aucun cœur n'est assez gros. Il a fallu arracher le cœur d'une jument. Le fabricant de carcasse viendra vous présenter son projet. Il faudra vous familiariser avec cet élément. Et l'idée de cœur de jument censé y battre. Procurez-vous des images. Ce qui s'appelle des abats. Méditez-les. Imaginez. Peut-être l'odeur. Olaf parlait de celle des harengs. La saumure. Vous avez des sacs sur le port. Ouvrez vos poumons. Quelque chose de plus sucré. Mais revenons un peu à cette histoire de prose. La prose est dense. C'est une femme. Un moi profond sans profondeur. Pas un lieu. Voilà le sol sur lequel vous aurez aussi à vous étendre. Touchant à distance et dos à dos cette chose fumier pouvant être la pierre. Qui est là, de dos, et qui pose, étendue, et sur laquelle vous avancez pas à pas, bondissez, pensez alors au jeu des vagues sur la mer toujours noire dans les sagas, pas violette ni lie-de-vin, un plan noir celluloïd ou encore une surface dorée comme au Japon l'or des champs de riz à une certaine

saison sous la lumière. Des icebergs cadavres et dérivant voilà ce que je vous demanderai de vivre sur cet espace-là, celui que j'ai marqué à la craie...

Revenez au schéma du premier tableau que je vous ai distribué. L'emplacement initial. Kristjjan incarne Fafnir. Rappelez-vous la fable. Les grandes lignes suffisent. C'est le cœur qui est central. Celui de la jument. S'y ajoute celui de Fafnir métamorphosé en dragon.

Reprenons : Fafnir métamorphosé en dragon s'est couché sur l'or. Il se déplace en rampant. Le corps est au sol. Sigurd, lui, est dessous, dans une fosse. Quand Fafnir passe sur la fosse, Sigurd le transperce de son épée. Regin lui dit qu'il doit arracher le cœur de son frère et le faire rôtir. Il s'étend par terre, boit le sang de son frère et s'endort. Sigurd fait cuire le cœur.

Ici intervient l'épisode des oiseaux.

En cuisant le cœur, Sigurd le tâte du doigt et un peu de sang en ébullition lui brûle le pouce. Une écume rosâtre. Il porte le doigt à sa bouche. Au moment où le sang du cœur touche sa langue, il se met à comprendre le langage des oiseaux qui se trouvent perchés sur l'arbre. Ici les traducteurs hésitent sur le type d'oiseaux. Certains parlent de pies bleues, d'autres de bergeronnettes. D'autres encore de passereaux. Ce n'est pas sans importance. Pour la bande-son, un montage de ces divers chants sera effectué. Comme pour l'odeur il faudra vous imprégner de la mixture de ces chants.

Le chant de l'un des oiseaux raconte

« Là est assis Sigurd

Aspergé de sang.

Il fait rôtir le cœur

De Fafnir sur le feu.

Il serait sage si maintenant  
Il mangeait l'étincelant  
Muscle de vie. »

Son repas achevé et sur les conseils d'un autre oiseau qui cette fois n'est pas nommé, Sigurd alors assassine le parricide qui l'avait secondé dans le meurtre de son frère. Profitant de son sommeil, il l'égorge. Ici s'achève notre premier tableau. C'est le premier épisode du cœur.

Les jours passent.

La nuit, qui ici reste du jour, lui pèse. Sonnerie crue et déplacée, parfois le téléphone.

Oui, j'ai accepté ce stage pour m'éloigner.

Non, plus possible. Vous l'avez dit. Ce n'est plus possible.

Je le croyais.

Je m'en croyais capable.

Mentir pour m'épargner, vous voyez bien que c'est encore pire.

Forcément. Je m'y efforce...

Ma chasteté, c'est bien ce qui vous dégoûte.

Maintenant je sais que je suis seule à aimer.

Vous avez raison, mieux vaut parler de la mer.

La mer, oui, elle peut être toute jaune.

Tout se fait en anglais.

Je ne tiens que très peu compte de la carcasse mais c'est apparent.

Je vous ai dit non. Vous ne saurez jamais ce que ce non me coûte.

Ce qui me torture c'est ce qui vient de vous.

Vous me l'aviez promis.

Vous le saviez.

Non, chez Hannah Arendt, le renard c'était lui.

Je n'en crois rien. Vous recommencerez.

Vous avez toujours recommencé.  
C'est vous qui le dites.  
Moi, je ne sais pas si j'aime les femmes.  
Oui, j'étais une prématurée.  
Vous le savez, ma mère est folle.  
Elle aime me voir souffrir à cause de vous. Ça lui rappelle mon père.  
À Berlin elle était là, je l'ai su avant vous. Une bourgeoise qui joue les parias, voilà ce qu'elle est, et vous le savez mais ne l'admettez jamais.  
Non, danser ne m'a jamais protégée...  
Vous avez dit « épargné de vivre » ?

Parfois l'un des deux brusquement raccroche.  
L'impossible conversation reprend une autre nuit, avec de constantes fractures.

Vous aimer ainsi pour moi c'était vivre.  
Non, je ne pleure pas.  
Vous m'avez dit que vous détestiez les femmes qui pleurent.  
Oui, c'est vrai, j'enregistre tout.  
Je me souviens de tout. Tout ce qui vient de vous.  
Ne mentez plus. Ça n'a jamais été un non total.  
D'ailleurs je ne vous l'aurais jamais demandé. J'ai toujours su que vous en étiez incapable.  
Oui, la vierge Marie avait soixante-douze ans.  
Elle est morte à soixante-douze ans.  
Ce livre est dans votre bibliothèque. C'est là que je l'ai lu.  
Non, ce n'est pas ça.  
Je n'aime pas le thon parce que c'est le seul poisson qui saigne.  
Oui, je sais. C'est comme coucher avec son analyste.

C'est vous qui avez voulu ce mariage. Vous et ma mère.

Ce sont vos histoires.

Il vous fallait une femme à soumettre.

Oui, je suis lucide.

Non, simplement brutaux. Tous les hommes que j'ai aimés étaient brutaux. Vous avez tort de rire...

Un jeu désespéré. C'est ce qu'il disait. Plutôt une transposition.

Oui, il impressionne les stagiaires mais il est très doux.

Oui, c'est lui que j'aurais dû épouser.

Que les garçons. Il n'aime que les garçons.

Peut-être Copenhague.

Oui, ma décision est prise.

Oui, c'est douloureux.

J'ai cessé de vous croire.

Les dents aussi, on les arrache...

Je passerai quand vous serez en Italie.

Très peu de choses, quelques objets, c'est tout.

Non, je n'ai pas peur de la pauvreté.

De vous, uniquement de vous.

Aidez-moi, n'appellez plus.

Regarder ; devenir un enfant et un mourant. Dans un corps, regarder et s'offrir. Ouvrir les bras, se jeter en direction d'un mur. Les pieds, illettrés, poursuivent. Tracent l'air. Il faut imaginer, à l'intérieur, le dernier geste que chacun accomplira. Dégagé de l'appareil du corps mais dans un corps. Pleine lumière. Une grande douleur et un plaisir intense. N'oubliez pas, il y a des corps isolés et des groupes de corps formant une énergie assemblée. Compacte. Les corps, eux, sont solides et pourtant fluides. N'oubliez pas. Dans le corps cousu c'est

invisible. Le tissu de l'âme. On pourrait l'appeler comme ça. Un fourmillement de petites vagues qui plient l'âme dans tous les sens. De quel côté est-ce que je vais plier l'âme. C'est le corps qui parle. Un pli décisif, qu'on ne voit pas mais qui est là. Incliner les pliures de l'âme réclame du temps. Les damnés, ils sont libres, les damnés? et la damnation, elle est éternelle, la damnation? Et le meurtre? Il se poursuit, le meurtre? Fafnir ne peut pas ne pas penser à la damnation. Sa mort. Pensez à votre mort. Tous les corps présents sont ceux de Fafnir. Fafnir c'est aussi Sigurd et l'oiseau. Et le dragon. Le ventre du dragon trempé dans l'or. N'oubliez pas, vous devez travailler à ça en dehors de nos séances. Marcher dans la ville, le long de la mer. En direction du port. Les odeurs vous aideront. C'est vous qui êtes votre mort. Et les oiseaux, il faut noter les onomatopées, les reproduire dans la bouche puis traduire en gestes, vibrations, pensez aux trous percés dans vos corps, c'est là que s'engouffrent les oiseaux, leurs chants.

On entend la voix de la chorégraphe qui ponctue l'air. Le fabricant de carcasses a déplacé les éléments du décor. Maintenant les répétitions ont lieu en début de nuit.

Vous êtes la mort, la mort de vous-même. Votre tête est la mort. Mortes vos mains, voilà, elles battent, on les sent battre ou elles pendent, légères, enflammées. Des ailes ou des nageoires. Vivre c'est mourir en vivant. Un miroir de la mort déplacé en vous-même. Vos ventres, les fesses et l'intérieur de la bouche, chaque dent. Qu'est-ce qui accompagne, qu'est-ce qui bat loin, plus bas, rappelez-vous, le

*Autres livres de Liliane Giraudon*

- TÊTES RAVAGÉES : UNE FRESQUE, La Répétition (1978)  
JE MARCHÉ OU JE M'ENDORS, Hachette-Littérature / P.O.L (1982)  
BILLY THE KID, in memoriam Jack Spicer, Manicle (1982)  
MAD-MAX TIRE MIEUX QUE MALLARMÉ, avec Georges Beaumont, livre-sculpture, pièce unique (1982)  
SOME POST CARDS ABOUT C.R.J. AND OTHER CARDS, en collaboration avec Jean-Jacques Viton, Éditions Spectres Familiers (1983)  
QUEL JOUR SOMMES-NOUS (avec un polaroïd de l'auteur), Ecolade (1985)  
✂, avec six vignettes de Nanni Balestrini, La Main courante (1987)  
WUNDERTÜTEN, avec Jean-Jacques Ceccarelli, Éditions CK (1988)  
ONZE CHAMBRES POUR ROBERT WALSER, avec Jean-Jacques Ceccarelli, Éditions CK (1989)  
MARINA TSVÉTAÏÉVA, avec Henri Deluy, La Main courante (1992)  
MALMOUSQUE (intervention de Frédéric Deluy), Parcelle (1996)  
BAUDELAIRE BENJAMIN MARSEILLE, avec Jean-Jacques Ceccarelli et Patrick Box, Cornaway (1997)  
ANNE N'EST PAS SUZANNE (photo Casa Factori), La Main courante (1998)  
HOMOBIOGRAPHIE, avec la Cosmetic Company, Farrago (2000)  
CARNET DE NUIT À REYKJAVÍK, Fidel Arhelme X (2004)  
L'ONANISME D'HAMLET, Les Cahiers de la Seine (2004)  
LES TALIBANS N'AIMENT PAS LA FICTION, Inventaire/Invention (2005)

*Traductions*

- CIELI, de Nanni Balestrini, traduit de l'italien avec Jean-Jacques Viton, Tam-Tam (1984)  
PORTRAIT DE A. HOOPER ET DE SON ÉPOUSE, de Carlos A. Aguilera, traduit de l'espagnol (Cuba), Farrago (2000)

*Anthologie*

- 29 FEMMES, poésie en France depuis 1960, avec Henri Deluy, Stock (1994)

---

Achévé d'imprimer en avril 2005  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 1907 - N° d'imprimeur : 05XXXX

Dépôt légal : mai 2005

*Imprimé en France*

Extrait de la publication

*Liliane Giraudon*

**Greffe de spectres**



Liliane Giraudon  
**Greffe de spectre**

Cette édition électronique du livre  
*Greffe de spectre* de Liliane Giraudon  
a été réalisée le 19 août 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer  
en avril 2005 (ISBN : 9782846820790)  
Code Sodis : N44592 - ISBN : 9782818005316